

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## ET

### COURRIER DES DAMES

PARIS 48, rue VIVIENNE

25 Octobre 1884

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

#### MODES

Les pardessus, même le pardessus courant, sont fort élégants. Ce dernier se fait indifféremment en belle vigogne, en drap ou en lainage ciselé, à fines côtes, avec des bouquets en relief, genre velours épinglé. De moyenne longueur, sa forme dessine la taille et le devant vague se croise; la manche est large, avec une manche intérieure presque collante. Pour garniture, une frange lacet nouveauté solide, qui a du cachet, et dont le seul défaut est d'être un peu chère. Cette frange est donc faite de brins de lacet croisé, en soie, terminés par un grelot en perles de jais. Elle se place à tous les contours et retombe sur le col droit. Les brandebourgs et les motifs sont faits de ce lacet.

Le plus modeste pardessus se double de satin de couleur non piqué, bagué seulement sur une épaisse doublure en molleton de laine. Cette petite coquetterie qui n'augmente pas d'une façon très sensible le prix du pardessus, lui donne un air soigné qui est d'un bon effet.

On garnit le drap de belles passementeries, appliquées en quilles autour de la jupe et sur la manche; la pointe monte jusqu'à l'épaule rejoindre une épaulette aussi en passementerie. Beaucoup de pampilles en perles assorties à la couleur du drap, jouent sur ce riche travail.



Costume en vigogne capucine unie et vigogne brochée.—Costume en velours broché gris souris et cachemire de l'Inde.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 101, rue de Richelieu

La visite en sicilienne se double de satin piqué, bariolé de dessins japonais; elle se fait presque exclusivement dans les tons noisette, feutre foncé, mordoré et se garnit d'une sorte de marabout très vapoureux d'une extrême élégance et qui sied à ravir.



Ces modèles sont tous charmants; mais le plus joli, sans conteste, est la grande visite en velours noir uni, couverte de dentelle. C'est Worth qui vient de créer cette merveille d'élégance qui a le mérite rare de plaire à toutes les femmes. Mais quel prix atteint cette gracieuse enveloppe, si l'on n'a pas les dentelles et l'écharpe! La forme est jolie: cintrée avec une manche fermée et une jupe rapportée qui couvre presque entièrement le costume. Cette jupe est couverte par une autre jupe plissée en dentelle noire; trois hauts volants suffisent, en les ajustant à chaque bord. — Quelques points l'assujettissent au-dessous, et tout le long du devant courent des cordons de perles en jais, au bas des grelots de jais. La manche de velours est couverte par une très large manche tombante, en dentelle, serrée, au poignet, dans un bracelet couvert d'une grosse ruche de dentelle. Pour compléter cet élégant ensemble, une écharpe de dentelle, drapée avec art, semble comme jetée négligemment sur les épaules; c'est de l'art véritable que d'arriver par des plis à produire ce fouillis inimitable, rempli de grâce. Voici, Mesdames, l'expression de la mode dans ce qu'elle a de plus comme il faut et de plus élégant.

A défaut de vraie dentelle, nous avons la laize qui peut la remplacer, mais à la condition qu'elle soit de belle qualité et un peu chargée de dessins.

Pour l'écharpe, il serait bon de l'entourer d'une très basse dentelle, appliquée à plat.

Ce pardessus peut être porté, sans y rien changer, par les femmes de tout âge, ce qui est bien rare.

Nous espérons en faire paraître le dessin le mois prochain; il sera facile de le copier.

Nous parlerons maintenant du pardessus pour les jeunes filles. Il a subi moins de modifications que les nôtres, mais il n'en est pas moins joli.

La jaquette est et restera le vêtement jeune; elle peut être d'une certaine élégance. Elle a plus de cachet assortie au costume; alors, elle demande peu de gar-

nitures: un grand col en castor naturel ou en loutre avec le très haut parement, une agrafe artistique d'un goût parfait suffisent.

La jaquette non assortie se fait, le plus souvent, en drap pointillé, en belle vigogne, et n'a pour garniture qu'un col droit en velours et un passe-poil au contour, de larges macarons en velours ou de beaux boutons en écaïlle incrustés de nacre. Des poches intérieures, ou placées à cheval sur la couture du dessous du bras.

La longue pelisse, pour les jours pluvieux, en drap imperméabilisé, gros bleu, gros vert, *gris forçat*. La façon est demi ajustée, très gracieuse, avec la jupe du dos montée par des fronces et deux plis creux, de côté, sous lesquels s'ajuste le devant. Une ceinture en bel ottoman cache la couture, elle descend en biais au-dessus des genoux, et s'attache par un gros nœud. Pour rendre ce pardessus tout à fait pratique, on y met des poches de toutes sortes. Sur chaque devant, assez bas, poche intérieure avec patte pour masquer l'ouverture; sur la poitrine, une poche extérieure soit pour la montre, soit pour le pince-nez, et intérieurement, à droite, une poche cachée pour le porte-monnaie, qui, ainsi, se trouvera à l'abri des mains indiscrètes.

Comme on est bien chez soi dans ce confortable pardessus, qui laisse loin derrière lui ces affreux imperméables, sous lesquels la femme du monde et la femme de chambre étaient semblables! On est plus difficile aujourd'hui, le goût s'est raffiné et le pauvre luxe d'il y a vingt ans, que l'on anathématisait, est-il assez dépassé!

Aujourd'hui le luxe s'impose partout; celui de la toilette est certainement moindre que celui de l'ameublement, et beaucoup de femmes sacrifient à celui-ci d'une manière exagérée. On se gêne pour acheter un meuble, on se ruine en bibelots dits anciens, qui, souvent, ne sont qu'un surmoulage, une copie, une imitation de ces objets anciens. Il en résulte souvent du désappointement et de la mauvaise humeur quand on s'aperçoit de la tromperie. CORALIE L.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 145 et 147)

##### COSTUMES DE VILLE

*Costume en vigogne capucine très foncé et soie de même ton brochée d'anneaux fleuris.* — Jupe en taffetas; au bas deux plissés et au-dessus deux volants tuyautés, surmontés d'un bouillonné et de deux autres plus petits. Cette garniture est cernée par un panneau en broché sur lequel passe une draperie en vigogne, draperie arrêtée près du poul. A gauche, une draperie en broché, les plis ramassés sous la pointe du corsage. Le corsage est en broché avec une petite basque-postillon; un col-châle en vigogne, et dans l'intérieur une guimpe plissée en taffetas montée à un col droit. A la manche un passe-poil.

*Costume en velours gris souris, velours-broché et cachemire de l'Inde.* — Jupe en taffetas couverte par une jupe en velours broché découpée en longs crêneaux; entre les crêneaux, velours bouillonné; un bouillonné au bas de la jupe. Tunique en cachemire drapée de plis tombants en vagues, et dessus petite draperie en velours broché pincée

de plis sur la pointe du dos, là où s'agrafe le poul. Corsage en broché à petite basque aux angles abattus, devant. Des revers en cachemire cernent un plastron en velours à col droit, boutonné de côté, sous le corsage. A la manche, un parement en cachemire avec bouillonné de velours extérieurement.

*Costume de dîner en satin Hortensia uni et brodé.* — Sous-jupe en taffetas avec un plissé en satin; jupe en satin, capitonnée en losanges par des attaches en fine passementerie, soutenant des boules en chenille rosée. Au bas, un volant de dentelle crème surmonté d'un second plus petit. Panneau en satin broché encadré de dentelle et, se détachant dessus, petit panier plissé en satin. La tunique pouffonnée à un relevé tombant. Corsage à basque; deux rangs de dentelle au contour; jabot drapé en satin brodé, froncé à l'encolure et arrêté de côté, à la taille, par un nœud. Une touffe de boules près du col droit. A la manche dentelle et draperie piquées de boules.





*Falconer, imp. Paris.*

4491

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

48, rue Vienne

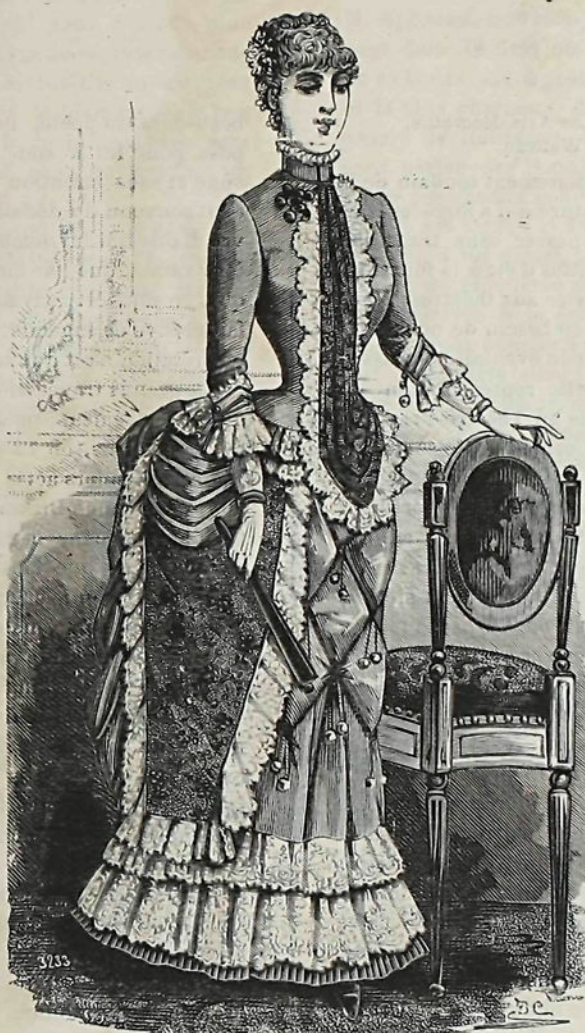
Éculettes de M<sup>lle</sup> VIDAL 104, r. Richelieu Ceinture Régente & Corsot Anne d'Autriche de M<sup>me</sup> de VERTUS  
12, r. Auler Jupons & Cournures de M<sup>me</sup> BORDEREAU 23, r. du Sentier Châles Cachemire de la  
COMPAGNIE DES INDES 87, r. Richelieu Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN 15, r. de la Paix.



EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4491

*Toilette de mariée en satin de Flore ornée de points à l'aiguille.*

Haut plissé en satin, les plis interrompus, sur le côté, par un pli creux monté sur une jupe en tassetas. La partie supérieure du tablier est couverte, à gauche, par une draperie plissée, rehaussée de point s'arrêtant diagonalement sous une traîne de fleurs d'oranger; de là, et pour le côté droit, partent plusieurs rangs de point qui sont étagés de la taille au plissé, plissé sur lequel retombe un petit panier en satin, fourni par la draperie. La traîne montée par des plis creux, avec tournure-croupe, n'est fixée à la jupe que jusqu'au plissé; le bas mobile laisse voir le plissé. Un nœud en satin avec une touffe de fleurs d'oranger, pour traverse, sur le côté; d'autres plus petits à la taille et devant. Corsage à pointe ouvert sur une chemisette en dentelle, avec ruche à l'encolure, cernée par un ornement en satin que divisent, en plusieurs bouillons de petites



touffes de fleurs. A la manche draperie et nœud. Grand voile en tulle Bruxelles appliqué de paillettes, recouvrant entièrement la toilette.

*Costume en satin parfait brique avec pardessus en velours brique de ton foncé.*

Jupe en satin; au bas un plissé, sur lequel se détachent les dents-crêneau d'un ornement en velours brique foncé; au-dessus une bande de velours et une seconde bande de dix centimètres plus haut. Le corsage est à longue pointe avec une basque en velours dentelée et rapportée. Collerette et sous-manche plissées. Pardessus en velours brique foncé (patron découpé). Forme demi-ajustée avec des pointes-peplum et une demi-jupe plissée montée au bord inférieur, cintré. Une bande de castor naturelle au pardessus et à la manche pagode. — Bas de soie. — Bottes en peau mordorée. — Capote en satin brique clair, ornée de dentelle crème et de plumes. — Gants de Suède naturelle.

Costume de diner en satin Hortensia uni et satin brodé, de madame Bréant, 6, rue Gluck.

PENSÉES & MAXIMES

Prétendre que les mauvaises lectures n'ont aucune influence sur nous, fait peu d'honneur à notre intelligence et à notre morale.

\*\*\*

L'âme appartient à Dieu; nous ne pouvons en disposer qu'au profit du Diable.

S'accoutumer à dire à chacun une vérité aimable forme le cœur à la bienveillance.

\*\*\*

L'esprit nous gagne les sympathies, le jugement l'estime, le cœur l'affection.

(Pensées françaises,)

AUGUSTA COUPEY.





## CAUSERIE

A travers les théâtres. — Les Arts décoratifs.  
Le monument de Watteau.



Le refroidissement soudain de la température qui a forcé les femmes de passer sans transition des toilettes d'été à la fourrure, est propre aux théâtres. Nous n'avons eu besoin de nous munir d'aucun éventail pour assister à cette représentation du

premier octobre, qui fut donnée au Théâtre-Français, en l'honneur du centenaire de Corneille. Ces sortes de fêtes, dans un temps comme le nôtre, ont la puissance d'une sublime consolation; elles élèvent et fortifient l'âme, elles nous rappellent que la France a eu des jours de foi et de grandeur, qu'elle a produit des caractères héroïques et des génies qui, après deux siècles, restent entiers et solides, ennoblis encore par le temps, comme ces chefs-d'œuvre de marbre et d'airain qui reçoivent en traversant les âges, une patine favorable. Quelle humilité la présence de Corneille doit inspirer à tous les auteurs dramatiques qui essayent péniblement de gravir les degrés de notre première scène! Comme cette voix superbe et inspirée a vite fait d'étouffer, de réduire à néant tant d'instruments médiocres que l'on applaudit tous les jours, faute de mieux!

*Polyeucte* avait été choisi avec raison pour donner la mesure de ce que Corneille sut tirer de lui-même et de lui seul, sans avoir besoin de puiser aux sources du vieux théâtre espagnol, sans consulter les modèles antiques. Nous ne faisons injure ni au *Cid* ni à *Cinna* en nous agenouillant devant *Polyeucte*; cette tragédie chrétienne est vraiment la perle rare et sans prix de l'écrin Cornélien. Elle résiste à l'interprétation, si faible pourtant, d'artistes qui n'ont plus le feu sacré. M. Mounet-Sully avait assisté en vain le matin même avec ses camarades à la messe de Saint-Roch célébrée en l'honneur du glorieux centenaire, il est resté païen malgré tout. Mademoiselle Dudlay a eu d'assez beaux moments, mais Rachel n'a jamais été remplacée jusqu'ici dans ce rôle divin de *Pauline* où la vertu est si simple, la passion si chaste et si généreusement combattue, où l'enthousiasme et l'ardeur du sacrifice trouvent des accents incomparables. Si *Polyeucte* en musique pouvait se supporter, nous dirions que mademoiselle Krauss s'est rapprochée tout autrement de la *Pauline* idéale. M. Laroche est un Sévère glacial et ennuyeux; seul peut-être M. Sylvain a parfaitement compris et rendu son rôle, celui de cet odieux Félix qu'il explique et qu'il excuse, en nous montrant dans sa personne le type même du fonctionnaire fidèle à sa consigne, jaloux surtout de conserver sa place. Le plus spirituel et le plus érudit des feuilletonistes du lundi croit que ce personnage si vulgaire et si réel à la fois, a été copié d'après nature, que le

beau-père du poète, lieutenant général des Andelys, posa pour lui à son insu, que Corneille sans rancune et sans intention malicieuse, cela va sans dire, s'est souvenu du dédain de ce personnage pour le pauvre diable qui lui demandait sa fille, dédain qui ne put être vaincu que par l'intervention de Richelieu. Quoi qu'il en soit, M. Sylvain, en renversant la tradition, a fait preuve de sagacité. Du reste, l'ensemble de l'interprétation n'est que tout juste suffisant.

Les grands tragédiens convaincus et pénétrés manquent décidément; nous avons toujours en revanche des comédiens, on l'a bien vu dans *le menteur*, dont les trois premiers actes ont été donnés par Got, Delaunay et madame Broisat. C'était la perfection même. Qu'elle est jeune cette comédie de deux cents ans, — plus jeune que tant de pièces reprises à de courts intervalles et qui, chaque fois, montrent de nouveaux cheveux blancs. Nous ne voulons pas faire ici une allusion désobligeante aux *Danicheff*, qui viennent de ressusciter au Gymnase: il y a dans ce drame quelques situations très émouvantes et un dialogue où Alexandre Dumas fils a semé les scintillantes paillettes de son esprit. Mais pourquoi la pièce nous a-t-elle paru plus mal construite qu'autrefois avec son premier acte bourré d'événements, et son second acte qui ne contribue nullement à l'action? Il faut, pour pouvoir supporter les longueurs de la conversation entre Zaccharoff et la princesse, être distrait par les diamants étourdissants et l'extraordinaire beauté de mademoiselle Magnier qui, cependant, ne fait pas oublier les grâces d'Antonine, créatrice du rôle, pas plus que mademoiselle Malvau, si touchante qu'elle soit, n'éclipse le souvenir de la première Anna, cette belle et ingénue Hélène Petit, morte à l'aurore du succès. En revanche, on ne saurait rêver une comtesse Danicheff, passée ou future, qui égale pour le grand air, l'aisance et le talent sûr de lui-même, madame Pasca que nous ne nous consolons pas de voir écarter du Théâtre-Français où tant d'autres pénètrent sans avoir ses droits.

Nous ferons grâce aussi dans un ordre plus modeste à la reprise des *Invalides du Mariage*, qui attire au Vaudeville tous les amateurs de bonne et franche comédie, bien gauloise sans grossièreté, provoquant le rire par l'observation à peine exagérée des choses de tous les jours. La scène du faux whist imaginée par les maris sur le retour, qui dorment, tandis que leurs femmes dansent, le mot de l'un d'eux: « Elle fatiguera ses danseurs jusqu'à cinq heures du matin, puis tout en nage elle s'exposera au froid... et voilà comment je m'enrhume; » le goût pour les coins de feu, les pantoufles et les bonnets grecs, si drôlement proclamé par l'époux qui veut entrer au port au moment même où sa jeune moitié prétend s'élancer en robe de bal à la découverte de tout ce qu'elle ignore



la lutte sournoise du malheureux contre la belle-mère mondaine si drôlement représentée par madame Grasso, tout cela provoque une gaieté inextinguible qui arrive à la convulsion, lorsque le spectacle se termine par l'imbroglia burlesque emprunté au Palais-Royal et intitulé : *la Victime*. Hélas ! nous n'avons plus Geoffroy, mais Boisselot s'efforce de rappeler sa bonhomie et sa rondeur ; la pièce fut-elle moins bien jouée que l'on rirait encore, et décidément c'est bon de rire. Tout le pessimisme à la mode ne persuadera pas du contraire les honnêtes gens qui gardent un grain de bon sens et de naturel.

Ces premières soirées d'automne peuvent donc être dépensées agréablement au théâtre avant l'inauguration de la saison proprement dite, qui nous réserve *Théodora* et autres primeurs moins savoureuses parfois que les conserves. Quant aux après-midi, consacrez-les, Mesdames, à cette exposition des Arts décoratifs où l'on afflue, maintenant qu'il est question de la fermer sous peu. Elle est au grand complet depuis des semaines déjà, et nous voyons avec joie poindre pour l'avenir un South-Kensington français auquel très probablement le palais reconstruit du quai d'Orsay va être attribué pour local. Les dons et les prêts arrivent avec un commencement de générosité que stimulera l'exemple. Le rez-de-chaussée garde encore un peu trop l'apparence d'un bazar ou d'une foire parisienne avec ses explosions de musique militaire et son bruit sempiternel de pianos. On s'extasie sur des bijoux qui ont leurs pareils au Palais-Royal, des badauds stationnent non seulement autour de la taille des diamants que l'on voit d'abord dans leur gangue, mais devant une multitude de petites industries parisiennes sans intérêt. Nous n'avons guère remarqué dans ces régions que les curieuses tuiles noires et poteries de bâtiment envoyées du Japon, et les spécimens de verrerie d'Appert, qui annoncent une innovation capitale, la disparition d'un métier épuisant : le soufflé des poumons est heureusement remplacé par celui d'une machine.

De plus en plus la dépense des forces humaines, en tant que forces matérielles, se trouve supprimée par les progrès de la mécanique ; c'est le grand et beau côté d'un siècle qui a beaucoup de côtés lamentables ; l'homme aura le droit et le pouvoir d'appliquer son esprit au travail qui, jusqu'ici, ne lui demandait que des muscles. Puisse le développement de cet esprit affranchi se faire dans la bonne voie ! C'est le vœu que nous ne nous laissons pas de former devant le résultat des machines perfectionnées. Pour le moment, les ouvriers sont les premiers à protester contre des procédés qui nuisent à leurs intérêts immédiats ; mais tous les progrès ont rencontré ce genre d'ingratitude passagère.

Si intéressants que soient la céramique et la verrerie d'art nancéennes de Gallé, les produits de Wedgwood, etc... nous les avons vus assez souvent pour ne pas nous y arrêter, mais au premier étage, nous trou-

verons des tapisseries anciennes et modernes, des vitraux de diverses époques ravis aux cathédrales, des curiosités de toute sorte, portant les noms de leurs heureux propriétaires : M. Bing et M. André, madame de Rothschild et M. Mannheim, M. Valpinçon et M. Ephrussi, que sais-je ?... Les noms israélites dominent dans la liste où figure madame de Cassin, qui ne se borne pas à posséder le plus beau des Regnault et le plus charmant des Fortuny, l'*Allée de châtaigniers de Rousseau*, et deux *Delacroix* admirables, sans parler des Bonnat et des Meissonier ; on peut aimer les grands coloristes et avoir en outre le goût éclairé des émaux et des faïences.

Voilà, d'autre part, une bien jolie collection de montres et de tabatières au marquis de Thuisy. Dans la salle réservée à la poterie et à la verrerie gallo-romaine, nous assistons à une conférence improvisée, fort instructive sur le goût de nos premiers ancêtres pour le luxe et les ornements en général, faite par un monsieur décoré d'une rosette violette, qui doit compter parmi les commissaires. Ailleurs, les ravissantes esquisses de Galland, le décorateur, plus précieuses encore que ses ouvrages exécutés, nous retiennent et nous ramènent dans la salle qui leur a été consacrée.

Un cabinet de lecture et de correspondance a été ajouté à l'exposition. Vous pouvez vous reposer là en feuilletant les journaux, en prenant des notes, en causant, car on commence à rencontrer quelques visages connus parmi les provinciaux qui, cette année, du reste, n'ont jamais été à l'état de foule. Chacun est resté chez soi, à dresser des statues pour se désennuyer. Avez-vous remarqué cette rage de statues qui, partie de Paris, se répand dans toute la France et qui s'est manifestée place Maubert par l'érection d'un bûcher en vrai bois, sur lequel brûle (provisoirement) un martyr de la libre pensée ?...

Statues pour statues, j'aime mieux les statues de province : l'installation de madame Sand au milieu de ses amis de la Châtre ; celle de Watteau, à Valenciennes où il est né, où il a été en apprentissage chez un peintre d'enseignes. Croirait-on que les raffinements d'élégance, les coquettes figures, les décors délicieusement artificiels, les fêtes champêtres qui sont des fêtes de cour, croirait-on que toute la magie enfin de ce prince du coloris et de la désinvolture, a été rêvée au sein de la gêne et du labeur terre à terre, d'une existence d'ouvrier ? Vingt ans à peine s'écoulèrent entre le moment où Antoine Watteau fit connaissance à Paris avec les maîtres et celui où il mourut à l'âge de Raphaël, épuisé par un travail incessant, alors qu'on s'imaginerait si volontiers devant l'*Embarquement pour Cythère* que cette carrière radieuse ne fut que plaisirs et voluptés. Qu'on dise encore que l'homme se laisse deviner dans l'œuvre de l'artiste ! Nous croyons plutôt que la fantaisie de celui-ci s'envole vers ce qu'il n'a pas connu, vers ce qu'il peut par conséquent idéaliser en songe.

T. B.







COSTUMES DE MADAME HUBLER, 10, PLACE VENDÔME

*Costume en lainage uni et soie brodée de paillettes bleu américain.* — Une sous-jupe reçoit un plissé en lainage, puis une seconde jupe en soie à paillettes s'arrête au plissé et se garnit d'un autre plissé, sur lequel est disposé un ornement relevé en une suite de petites draperies. Une petite draperie-tablier, une pointe aiguë sur le côté, un pouf chiffonné. Corsage à basque courte, arrondie devant et fendue à la couture du petit côté. Un gilet en soie cerné d'un biais en lainage. Col droit. A la manche une draperie en soie serrée par un nœud à la couture de la saignée.

*Costume en ottoman de laine et velours myrte.* — Jupe faite de bandes de velours et de bandes en ottoman; tunique en ottoman, coupée devant d'une bande de velours. Le relevé régulier se perd sous un pouf à pans-fichu, lequel se détache sur un pan droit, plissé de trois plis creux et bordé d'une bande de velours. Corsage en ottoman à basque courte et ronde; au

bord un tuyauté, et suivant les boutons deux bandes de velours qui s'écartent vers le bas en s'arrondissant. A la manche un parement en velours et un tuyauté en ottoman.

*Costume en serge et tissu écossais grenat, maïs, bleu et myrte.* — Jupe en cachemire; dans le bas une haute bande écossaise. Tunique ornée d'un biais écossais, relevée sous le pouf, qui est formé de coques écossaises; une bande au bas des pans qui complètent le pouf. Corsage à basque ronde légèrement fendue à la couture du dessous du bras. Un plastron écossais, et au milieu un autre en velours décoré de boutons; celui-ci s'arrête en pointe au-dessus de la taille tandis que le plastron écossais, fendu au milieu, s'écarte de côté. Col droit. A la manche ronde, fermée par trois boutons, un bracelet écossais posé au-dessus d'un parement en velours.





Robe de mariée.

Costumes de demoiselles d'honneur.

MODÈLES DE MESDAMES TASKIN ET GUIARD, 2, RUE DE LA MICHODIÈRE

*Robe de mariée en ottoman.* — Tablier couvert d'une draperie arrondie perdue sous la traine carrée, montée par des plis tuyaux-d'orgue. Au bas deux plissés. Corsage à pointe avec une chemisette en gaze garnie de point à l'aiguille, et drapée sur le bord de la basque par une traine de fleurs d'oranger, qu'attache un nœud en ottoman. Col droit piqué d'un bouquet. A la manche une draperie, des dentelles et un bouquet placé à la couture intérieure.

*Costume de jeune fille en cachemire de l'Inde bleu céleste et dentelle.* — Jupe en taffetas couverte de volants rehaussés de dentelle. Une polonaise, au corsage décolleté, est drapée en panier avec un pouf accentué. Dans l'intérieur du décolleté une guimpe

montante plissée avec un col droit couvert de dentelle; un nœud devant. Manche chiffonnée de dentelle avec un nœud.

*Costume en cachemire de l'Inde rosé, pour fillette de huit ans et plus.* — Sous-jupe garnie d'une dentelle et de deux plissés. Robe plissée verticalement de fins plis cousus; le bord s'arrête à la tête du second plissé. Echarpe drapée en pouf et piquée de nœuds en ottoman caroubier. La chemisette-blouse s'arrête sous la taille et se réunit à l'écharpe, sous le nœud en ottoman. Colerette montante; nœud de côté. Manche plissée en longueur, terminée par un poignet en dentelle; nœud dessus.



## GAÉTANE

(SUITE ET FIN)



trez avec moi.

— Je ne me battraï pas. »

Je devais être livide ; mais parmi les idées tumultueuses qui tourbillonnaient dans mon cerveau ; une pensée calmante agit sur mes nerfs tendus à se briser ; un accès de folie subit rendait peut-être Carlo irresponsable de ses actes.

Je ne sais si le frère de Ginevra devina mon soupçon. Son visage devint terrible et, perdant toute mesure, il s'écria comme pour donner enfin un corps à ses imputations confuses :

« Vous vous êtes fait aimer de ma cousine... Quel droit aviez-vous de vous placer entre elle et moi ? »

Le voile était déchiré... Ce n'était pas le moment de me rendre compte de mes impressions, et de savoir si j'éprouvais de la joie ou du remords. Parler raison à Carlo eût été absolument inutile ; et d'ailleurs, j'avais été trop vivement blessé pour chercher à me disculper devant l'insulteur. Je me bornai à répondre avec une froideur de glace :

« Le profond respect que m'inspire mademoiselle Gaétane me porte à regretter que son nom soit mêlé à un tel entretien... Et si j'emploie en parlant d'elle une formule qui, suivant vos usages, est trop familière dans la bouche d'un étranger, c'est qu'on n'a pas jugé à propos de me révéler son nom de famille.

— Pour le malheur de sa vie, ma cousine porte un nom français... et vous ne l'ignorez pas.

— Je crois en effet avoir connu son père qui, soit dit en passant, n'appartenait pas à une famille dont l'alliance dût faire rougir personne.

— Je sais aussi bien que vous que Gaétane de Valjoie est noble comme une reine... Mais nous nous écartons du sujet qui m'amène ; voulez-vous vous battre, oui ou non ?

— Je ne me battraï pas, répétais-je ; et mes lèvres contractées laissaient à peine partir le son de ma voix.

— Vous êtes encore plus lâche que je ne le pensais. »

Le sang m'afflua aux yeux et je levai la main... Après tout, certaines paroles ne frappent-elles pas d'une manière plus sanglante que je n'allais frapper ?

Et pourtant, ma main retomba sans avoir effleuré le visage enflammé de Carlo.

Était-ce une hallucination de mon cerveau surexcité ?

Entre l'homme que j'allais souffleter et moi s'était

interposée la douce figure de Ginevra Rinalfi, et ses grands yeux suppliants avaient arrêté mon bras.

« Nous nous battons demain, fis-je d'une voix brève ; comme insulté, j'ai le choix des armes et je choisis le revolver.

— A votre gré ; quand sonneront cinq heures, je serai à la lisière du bois de Tamarins.

— Je m'y trouverai aussi... sans témoins, je suppose ? »

Le geste de Carlo répondit à ma pensée, et bientôt, il disparut du côté de la villa.

Je crois qu'il en est peu, même parmi les duellistes exercés, qui passent sans agitation la nuit précédant la lutte. Je ne comptais pas dans cette catégorie, et mon agitation croissait en proportion de mon inexpérience : non qu'une crainte personnelle me troublât — il y a dans le danger un aimant pour les natures françaises — mais deux sentiments que je n'avais pas appris à étouffer parlaient très haut, maintenant que le calme renaissait avec la solitude.

Comme chrétien, je réprouvais le duel : cette manière barbare de vider un différent souvent futile et d'entendre l'honneur avait toujours répugné à mes instincts de justice, et ma conscience se trouvait en cela parfaitement d'accord avec ma raison. De plus, j'étais l'obligé de madame Rinalfi, je lui devais la santé de ma sœur, je m'étais assis à sa table ; il y avait quelque chose d'odieux à solder ma dette en m'exposant à tuer son fils.

Et puis tout au fond de mon cœur, une autre protestation s'élevait à la fois impérieuse et douce, inexorable et attendrie. Gaétane m'aimait, avait dit Carlo.... Était-ce ainsi, moi, que je devais lui prouver la respectueuse tendresse qui s'était glissée dans mon âme en la transformant ?

Je revivais ces derniers jours pendant lesquels je m'étais senti heureux sans m'avouer mon bonheur, sans oser m'interroger, sans qu'il fût nécessaire que je me répondisse. J'avais vu ces yeux — oh ! peu m'importait leur couleur, et si j'avais pu rire encore, j'aurais ri au souvenir de mes fantaisies passées — j'avais vu ces yeux innocents et limpides perdre graduellement l'expression un peu sombre qu'au début, ma présence leur communiquait. Je n'avais jamais été tout à fait indifférent à Gaétane.

Pour un motif encore inexplicable, elle me voyait d'abord avec déplaisir ; puis peu à peu, ses sentiments changèrent de nature.... Je comprenais maintenant que les miens n'avaient pas eu besoin de changer.

Oui, ce fut une nuit d'agonie, d'agonie morale, plus dure encore que celle qui brise le nœud de notre existence. Je me jugeais trois fois coupable, je faisais par moments des vœux sincères pour que la mort m'atteignît en plein cœur, je prenais une résolution



héroïque.... Et au milieu de ces sombres pensées, l'amour protestait, la jeunesse réclamait sa part de bonheur, et je me demandais s'il serait juste que l'outragé se sacrifiât à son adversaire.

Il n'était pas jusqu'à la manière dont le duel allait avoir lieu qui ne révoltât mon sens intime.

En proposant l'absence de témoins, j'avais cédé à un premier mouvement irréfléchi qui me faisait souhaiter un silence absolu sur cette triste affaire, quitte à supposer un accident pour en expliquer les suites.

Maintenant que j'envisageais froidement cette infraction au code d'honneur accepté par ceux qui répudient le code chrétien, j'y trouvais une aggravation à ma faute. Comment serais-je jugé si la vérité se faisait jour ? Je me sentais pris dans un engrenage terrible, et, entraîné malgré moi vers une solution fatale, je la hâtais de mes désirs, puisque je n'avais pas la force de m'y soustraire.

Et ce fut au milieu de ces pensées troublantes, qu'accoudé à ma fenêtre, je vis poindre l'aube, peut-être celle de mon dernier jour.

La ville dormait encore et la lueur rosée qui teignait l'horizon dissipait à peine les demi-ténèbres de cette nuit sereine ; mais bientôt avec le soleil reparaitraient le mouvement et la vie : il était temps que je me misse en route.

Mes mesures étaient prises et le cheval que je montais chaque jour attendait déjà dans la cour de l'hôtel.

A mesure que j'approchais de la villa — du site témoin de l'insulte — le mot qui m'avait brûlé comme un fer rouge retentit à mon oreille en bourdonnements sinistres, mes scrupules s'affaiblirent, la résolution un peu folle, mais assurément généreuse qui hantait mon esprit, s'évanouit sous ce vent de colère.

Encore une fois, pourquoi, en m'exposant désarmé au feu de l'Italien, irais-je lui céder ma juste part de joies, qu'il atteindrait en passant sur mon cadavre ?

J'attachai mon cheval dans le taillis, j'armai mon revolver et je m'assis sur un gros tronc renversé ; j'étais le premier au rendez-vous.

A ma droite les tamarins remuaient doucement leurs têtes feuillues caressées par la brise ; le ciel était d'une pureté admirable, et son azur se baignait de soleil, mais d'un soleil plus éclatant que chaud : la nature frissonnait à l'air du matin comme si elle eût ressenti l'impression de fraîcheur qui me faisait croiser mon pardessus sur ma poitrine.

Ma tête était en feu pourtant.... Ne reconnaissais-je pas la maison blanche à demi-voilée par un rideau vert ? Derrière ces chênes robustes et ces buissons en fleurs s'abritaient la tranquillité que j'allais détruire, le bonheur que cette matinée devait à jamais troubler.

Cinq heures sonnèrent à l'église lointaine, et comme les vibrations du dernier coup s'éteignaient dans le silence, Carlo parut.

Nous nous saluâmes gravement. Le soleil brillait d'un éclair plus vif et, je m'en souviens, un rossignol perché sur un magnolia commença en cet instant sa chanson harmonieuse. Sous les rayons joyeux qui répandaient autour de nous une intensité de vie, je vis briller le canon d'un revolver dirigé contre moi et levant la main, je visai Carlo au cœur....

Est-ce une hallucination nouvelle ? Comme la veille, ma main est retombée et la balle qui vient de siffler à

mon oreille a effleuré une forme blanche, dressée soudain entre Carlo et moi.

« Ginevra, es-tu blessée ? »

Il a déchiré l'air, ce cri où se confondent le remords et l'angoisse. Le frère, fou de terreur, se précipite vers la jeune fille qui se suspend à son cou et tourne vers moi un regard empreint d'une sorte de défi.

« Et maintenant, tirez si vous voulez ! »

— Ginevra, éloigne-toi, par pitié.... Tu ne vois donc pas que je serai déshonoré .... Pourquoi viens-tu ici ?

— Il le fallait bien, puisque je n'ai rien pu obtenir autrement.... Ah ! je craignais d'arriver trop tard.... ma pauvre mère se doutait si peu de mes alarmes !

— Ginevra, éloignez-vous. »

Il l'écarta presque brutalement, et elle tourna de nouveau vers moi ses grands yeux, qui maintenant exprimaient une prière.

Je faisais fort sotte figure, et cependant une sorte de satisfaction indéfinissable tempérant mon dépit ; la raison protestait contre l'amour-propre, et un autre sentiment encore faisait écho à la raison.

C'était à moi de parler ; évitant de regarder mon adversaire, je m'adressai à la jeune fille.

« Mademoiselle, je sais que vous devez me juger sévèrement et je ne me disculperai pas. ... A cause de vous, je me retire. »

Elle nous considéra alternativement tous deux.

« Et vous recommencerez tout à l'heure ? Oh ! Monsieur, est-ce donc là le prix.... » Elle s'arrêta et je me sentis rougir sous ce timide reproche.

« Je me déclare satisfait, dis-je en jetant mon arme. »

Ginevra fit un pas vers moi.

« Monsieur, vous trouvez peut-être mon intervention étrange, mais je suis la sœur de Carlo.... et hier, en venant le rejoindre alors qu'il ne m'attendait pas, j'ai surpris involontairement vos paroles. Je sais que mon frère vous a offensé et je vous demande pardon pour lui.... pensez à ma mère.... c'est à votre loyauté, à votre honneur que je m'adresse.

— Vous n'y aurez pas fait appel en vain, Mademoiselle ; encore une fois, je me déclare satisfait.

— Merci.... et ne me blâmez pas trop d'avoir montré tant d'audace, ajouta Ginevra avec un doux sourire. Cette infraction aux usages du monde n'est-elle pas pardonnable à celle qui, dans quelques jours, s'ensevelira derrière les grilles d'un cloître ? »

La dignité modeste de la jeune fille, ce quelque chose de chaste et d'idéal qui l'enveloppait d'une atmosphère à part, étaient bien d'accord avec la vocation que me révélaient ces paroles si simplement prononcées. Je m'inclinai pénétré d'un respect ému, et devant la sœur, je ne pus refuser la main que me tendait le frère.

« Agréez mes excuses.... elles sont sincères, croyez-moi.... j'ai un caractère détestable. »

Carlo avait parlé avec effort, et je compris ce que coûtait cet effort à une telle nature.

« Et maintenant, continua-t-il du même ton contraint, j'espère que vous nous ferez l'honneur de venir déjeuner à la villa.

— Non, merci.... J'irai ce soir. »

Il n'insista pas, et moi, saluant la jeune Italienne — qui semblait un peu confuse maintenant que la détente de la situation lui permettait d'en apprécier l'étrangeté — je m'éloignai.... en oubliant mon revolver.



## V

« Je vous dois une expiation, et vous l'aurez, m'avait dit Carlo le soir de ce même jour. »

Et lorsque madame Rinalfi, me prenant à part, me raconta l'histoire de sa nièce, je reconnus l'inspiration discrète du pauvre cousin de Gaétane.

Le père de mademoiselle de Valjoie était bien ce Gaétan dont les épaulettes m'avaient naguère fait rêver. Pendant la campagne d'Italie, il aimait une jeune fille appartenant à la haute société de Milan, et dès que la paix fut conclue, il demanda au marquis l'autorisation de l'épouser.

Le père et la mère de l'officier étaient au nombre de ces gens, assez nombreux en France, qui conservent contre l'étranger une prévention insurmontable et n'admettent pas une alliance contractée hors frontières. Le consentement fut refusé d'une manière formelle; Gaétan s'obstina, les parents furent inflexibles.... Bref, le sous-lieutenant donna sa démission, et la jeune Italienne, qui était majeure et orpheline, l'épousa en dépit des représentations de sa sœur.

Leur union fut courte; Gaétane n'avait que quelques jours lorsqu'une fièvre pernicieuse lui enleva presque en même temps son père et sa mère.

Madame Rinalfi recueillit sa nièce et fit appel à l'affection qu'en dépit de tout, les grands-parents n'eussent pas dû refuser à la pauvre petite. Sa lettre touchante n'obtint qu'une ligne de réponse: l'enfant de Maria-Felice, n'était rien aux de Valjoie.

Et tandis que le marquis et sa femme étendaient une sorte de voile sur la fin de leur malheureux fils — son mariage était demeuré leur secret — Gaétane grandissait auprès de sa cousine qui l'aimait comme une sœur, auprès de Carlo qui l'aima plus encore.

Passionnément épris de mademoiselle de Valjoie, il ne renonçait pas à tout espoir, malgré le peu d'encouragement qu'il recevait, lorsque je vins me jeter à la traverse de ses projets.

Ces derniers détails, qui me donnaient la clef de l'aversion dont je m'étais senti l'objet dès le début, ne me furent naturellement pas révélés par madame Rinalfi: il m'était facile de les deviner, et je comprenais en même temps l'impression presque pénible qu'à un autre titre, j'avais produite d'abord sur la jeune Française rejetée par les siens. La mère de Carlo se borna à me raconter la simple et triste histoire de Gaétane, en ajoutant que peut-être l'occasion s'offrirait à moi de rappeler au marquis la petite-fille déshéritée dont j'avais connu le père.

Je laisse à penser si mes protestations furent chaleureuses. Je prétextai la nécessité d'un retour immédiat dans mon pays: j'allais donc revoir M. de Valjoie, et il me serait facile d'attendrir ce cœur qui se faisait de roche; pour en toucher le point vulnérable, je n'aurais qu'à nommer Gaétan.

Je me montrai plein de confiance, et madame Rinalfi, qui ne tenait en rien du lynx, me remercia avec une effusion presque embarrassante.... L'excellente femme ne soupçonnait pas que j'allais travailler à mon bonheur.

Le soir même, je quittai Milan l'âme agitée, à la fois

radieuse et inquiète; mais la joie dominait dans la confusion de mes pensées. J'avais surpris une lueur mélancolique dans les yeux noirs de Gaétane, et ma belle-sœur m'avait dit tout bas, avec un sourire plein de mystère:

« Bon courage.... espérez! »

.....

Usant du privilège de conteur, je franchis quinze jours et ramène à la villa Rinalfi ceux qui ont bien voulu me suivre à travers les simples péripéties de cette histoire.

On sort de table; les grosses lampes en bronze projettent sur les meubles antiques une clarté joyeuse et douce; si le confort français fait défaut à ce salon aménagé en vue de la saison chaude, on y remarque je ne sais quel cachet étranger et gracieux qui diffère de nos banalités modernes.

La soirée est tiède, lumineuse; les parfums d'août pénètrent à travers les fenêtres ouvertes et composent autour de nous une atmosphère légèrement capiteuse, que l'on aspire avec délices.

Gaétane est là, entre son grand-père et sa grand-mère... Le marquis et la marquise de Valjoie n'ont pu résister à mes instances, que dis-je! à la simple peinture que je leur fis de la petite-fille qu'ils refusaient de voir. Avant que je n'eusse le temps de déployer mes qualités oratoires, les dernières glaces de leurs cœurs avaient fondu.

Je les avais trouvés seuls et tristes dans le grand château morose, dont l'aspect eût incliné vers le spleen les esprits les plus robustes. Ils se repentaient peut-être de la décision passée; sans doute ils entrevoyaient dans leurs mornes rêveries une tête blonde courbée sous la malédiction paternelle, et une autre petite tête qu'ils n'avaient jamais pressée contre leur poitrine... Encore une fois je fus vite compris et, sans tarder, on parla de se mettre en route.

« Vous nous accompagnez? me dit cordialement le marquis.

J'hésitai — je rougis — je balbutiai je ne sais quelle phrase confuse, que terminait le mot d'indiscrétion.

« Allons donc! je suis sûr que vous ne serez pas mal accueilli là-bas... J'ai bien quelque chose à dire, je suis grand-père, que diable! »

Il riait avec une si douce malice que je ne protestai point.

Et c'est ainsi que nous, nous trouvions tous réunis dans ce salon où j'avais vu luire l'aurore d'une vie nouvelle.

Le marquis de Valjoie caressait la blanche main de Gaétane; il attachait ses regards sur les doigts effilés, et le malin sourire que je lui connaissais reparut sur ses lèvres.

— Il manque une bague à ce doigt-là, n'est-il pas vrai, Maurice? »

Gaétane devint toute rose et je m'approchai d'elle, tenant un étroit cercle d'or sur lequel brillait une opale.

« Voyons un peu si la mesure a été bien prise... Madame Lucie, c'est vous qui êtes responsable. »



Et le marquis de Valjôie riait en regardant ma belle-sœur.

Gaétane avait caché son front rougissant sur l'épaule de sa grand'mère, mais elle ne retira pas sa main .. et lorsque je m'inclinai sur cette petite main, mes lèvres rencontrèrent l'opale.

Ginébra vint embrasser sa cousine ; elle aussi était parée d'un éclat inaccoutumé, et un doux rayon illuminait sa physionomie pensive.

« Chère Gaétane, avant que je me donne au bon Dieu, je serai ta demoiselle d'honneur. »

Pauvre madame Rinalfi ! Elle tenta de dissimuler ses larmes et nous feignîmes de ne pas les voir.

Carlo avait quitté le salon... et si une ombre eût pu obscurcir mon bonheur, cette ombre eût été la pensée de son généreux sacrifice.

« Eh bien ! et vos théories sur la beauté italienne ? me demanda une heure plus tard Lucie qui, parfois, se permettait de fraternelles taquineries.

— La beauté de ma fiancée n'est pas plus italienne que française, chère sœur ; elle est un reflet de l'âme et vient en droite ligne du ciel. »

Six semaines plus tard, j'étais l'époux de Gaétane... Depuis cette époque, lecteur, l'ennui a fui à tire d'aile.

FIN

GEORGE DUVALLOU.

## DEVINETTES

### HOMONYMES

Ma tante Jeanne est arrivée  
Avec ses filles, ses garçons,  
Enfin, sa bruyante couvée  
De gamines, de polissons !  
C'est une bande insupportable  
Qui fait, au salon, cent dégâts,  
Se conduit surtout mal à table  
Et s'indigère de nougats.  
La mère, trop faible et trop tendre,  
Avec honte, cache ces fous :  
Aussi, vient-elle de descendre  
A l'..... et non pas chez nous.  
Mais, ensemble, malgré les bises,  
Nous devons sortir chaque jour.  
Hélas ! que j'en verrai de grises  
Durant leur importun séjour !  
Hier, à Sainte-Geneviève,  
Devant l'..... ils parlaient haut ;  
Le soir, sur l'ancien quai de Grève,  
Ils poussaient les passants vers l'eau !  
Dans le quartier Saint-Dominique,  
Longeant l'..... de Cognéants,  
Ils ont osé faire la nique  
Au noble duc, les mécréants !...

### CHARADE

Lolotte en avait un à mettre dans sa poche  
Un tout propre, tout neuf qui luisait sur sa main !  
Elle acheta joyeuse une blonde brioche  
Et picora l'objet tout le long du chemin.  
Lors, un pauvre passant s'arrêta et lui demande  
Ce qu'elle a dépensé pour son propre bonheur...  
Elle baisse le front, la retite friande !  
Et la brioche, hélas ! lui reste sur le cœur.

Lolotte en soupirant la remonte seulette  
Se heurtant aux cailloux sans même les sentir.  
Qui l'absorbe à ce point, la mignonne fillette ?...  
C'est un regret touchant, voisin du repentir...  
Quand elle en a gravi l'échine montagnarde,  
Quand elle arrive en haut, l'enfant n'a plus d'ennui  
Car elle a résolu... son bon ange la garde  
Et déjà lui prépare une paisible nuit.

Lolotte a découvert du pauvre la demeure :  
C'est un réduit obscur pris entre deux planchers !  
La misère l'habite, effroyable à toute heure ;  
Et les pleurs du vieillard n'y sont pas étanchés !...  
Lolotte, pour un mois, renonce aux friandises ;  
Mais du moins, le vieillard ne souffrira plus tant.  
Les indiscrétions m'étant ici permises,  
Je proclame le fait : Avis à qui m'entend.

Explication de l'Énigme du 18 Octobre : *Ortie*.

Les Patrons suivants seront donnés en Novembre :

Le 1<sup>er</sup> Novembre. — Une Planche de patrons. Premier côté : Jaquette, troisième toilette ; Mantelet, dixième toilette ; Polonaise, deuxième et neuvième toilettes (gravure n° 4492). — Ceinture, dessus de maillot, pages 2 et 3 (Album de Novembre). — Deuxième côté : Redingote, cinquième toilette (gravure n° 4492). — Polonaise, fillette, deuxième figure ; Robe-paletot, petit garçon, quatrième figure (gravure n° 4492 bis).

Le 8 Novembre. — Patron découpé : Robe-princesse à panneaux.

Le 15 Novembre. — Une Planche de patrons. Premier côté : Pardessus, petite fille, première figure (gravure n° 4492 bis). — Deuxième côté : Polonaise, première toilette ; Jaquette, sixième toilette ; Veste, septième toilette (gravure n° 4492).

Le 22 Novembre. — Patron découpé : Corsage en ottoman velouté à barrettes fermées sur un plastron en dentelle.

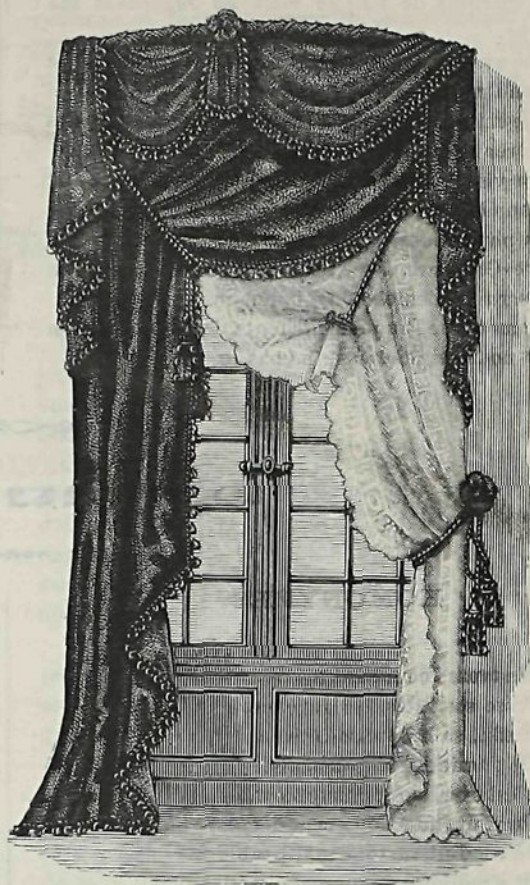
Le 29 Novembre. — Supplément : Gravure de chapeaux colorée.





5265

Costume de la figurine assise (vue de dos), p. 150.



Fenêtre drapée, par M. Bessonneau, tapissier, 19-21, rue de Charenton

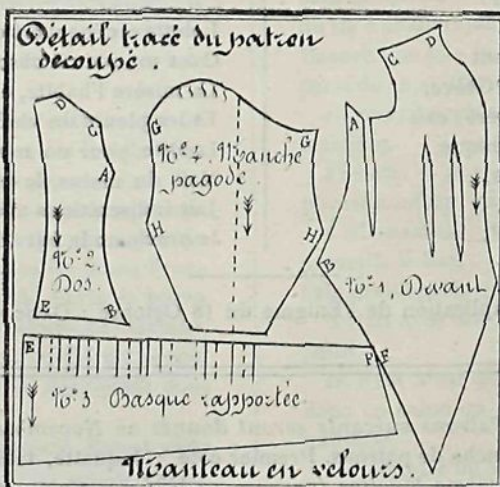
Fenêtre drapée de peluche bleu ancien et rose vineux.—Celle-ci doublée de peluche réséda forme la double draperie et les pattes. Le rideau et la galerie sont en peluche bleu ancien, le tout orné d'une frange.

Un rideau en guipure artistique est relevé à l'italienne dans un cable; l'embrasse à glands le relève une seconde fois; cette embrasse se passe dans une patère-chou en peluche.

#### Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Dos. — 3, Basque rapportée. — 4, Manche pagode.

Ce manteau en velours grenat se double d'une soie rose ancien, piquée et ouatée. Faire les pinces de poitrine et celle du dessous du bras; joindre le dos à la couture du dessous du bras; dos cintré à la couture du milieu. La basque rapportée



est plissée de plis creux et montée au bord du pardessus; elle se fixe au devant à la lettre F, qui répond à la coche du détail. Un peu au dessus de la couture de réunion se place une bande de castor naturel qui suit le bord cintré du pardessus. La fourrure remonte devant et contourne une encolure légèrement échancrée, devant. La manche pagode est montée par quelques fronces; au bord elle reçoit une bande de castor naturel.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4491 et le patron découpé d'un pardessus en velours grenat, de la gravure coloriée 4491.